

Québec français



Un dimanche à Kigali **La saison des machettes**

Chantale Gingras

Number 142, Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49773ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gingras, C. (2006). Review of [Un dimanche à Kigali : la saison des machettes]. *Québec français*, (142), 112–114.



Un dimanche à Kigali

La saison des machettes

par Chantale Gingras

Un dimanche à Kigali est le troisième long métrage du réalisateur Robert Favreau², qui porte ici au grand écran une version revisitée du roman de Gil Courtemanche, *Un dimanche à la piscine à Kigali* (éd. Boréal, 2000), aujourd'hui traduit en 25 langues. Le film de Favreau, tourné au Rwanda, souvent sur les lieux mêmes où se sont déroulés les massacres, présente l'ascension terrible des tensions entre les Hutus et les Tutsis qui ont finalement mené au massacre de 800 000 Tutsis. Au centre de l'horreur, on retrouve le journaliste Bernard Valcourt, qui tente de comprendre ce qui se passe sans jamais vraiment y arriver. J'oserais dire qu'il en va ainsi du film de Favreau : il présente des qualités évidentes, mais il semble ne jamais vraiment entrer au cœur du sujet, restant toujours en périphérie. Dans ce sens, il illustre le désarroi du monde occidental qui observe, compatit et s'indigne devant ce qui est finalement apparu comme l'histoire d'un génocide, mais sans vraiment en saisir les enjeux, sans pouvoir comprendre la douleur d'être effacé. Analyse d'un film-miroir.

L'action se passe à Kigali, au printemps de 1994. Venu au Rwanda pour y tourner un reportage sur les ravages du sida, le journaliste québécois Bernard Valcourt (interprété par **Luc Picard**, excellent) prend lentement conscience que le pays est en pleine ébullition. À la radio et dans les lieux publics se multiplient les discours racistes à l'égard de la communauté tutsie. Quand il constate l'ampleur que prend rapidement le conflit, Valcourt tente d'alerter son journal, mais celui-ci semble se désintéresser des problèmes d'un pays trop petit, trop loin. Tirailé entre son désir de faire connaître la vérité au reste du monde et celui de sauver sa propre vie et celle de Gentille (interprétée par **Fatou N'Diaye**, elle aussi excellente), une jeune serveuse tutsie dont il s'est épris, Valcourt traverse l'horreur, sidéré, interdit. Il découvre bientôt à quel point la vie – et surtout celle des Noirs – tient à peu de choses.

Frères ennemis

Le film est construit sur une double ségrégation : celle entre les Noirs et les Blancs, et celle entre Tutsis et Hutus. Logé au chic

J'ai fait ce film en espérant que notre indifférence se mue en indignation!

Robert Favreau, réalisateur.

Hôtel des Mille Collines, Valcourt vit dans le confort réservé aux étrangers. Dans l'environnement contrôlé de sa chambre d'hôtel et de la terrasse entourant la piscine, il coule des jours tranquilles, buvant bière sur bière, savourant la présence séduisante de Gentille, une serveuse à la beauté parfaite. Mais hors des murs de sa retraite dorée, les tensions se révèlent au grand jour. Au sein même de son équipe de tournage, on lui fait bien sentir que la camaraderie a ses limites. Son caméraman et son preneur de son s'entêtent ainsi à l'appeler « chef », même si Valcourt les invite à l'appeler par son prénom. Avec une pointe de mépris dans la voix, son caméraman affirme qu'il doit bien l'appeler chef, puisque Valcourt se comporte comme tel, lui donnant constamment des ordres. La hiérarchie génère ici des frustrations : les deux hommes tolèrent mal que ce Blanc, cet étranger, viennent les commander sur leur propre terrain. Plus tard, quand Valcourt commence à fréquenter Gentille, il s'aperçoit qu'être blanc comporte des avantages et des désavantages. S'il attire Gentille en partie pour le monde qu'il représente, il

craint cependant qu'elle ne voie en lui qu'un passeport pour la liberté. Aussi, il est vite heurté par les insultes dont on accable Gentille parce qu'elle « trahit » sa communauté en couchant avec un Blanc. Par contre, quand la haine se lève sur le pays comme un vent mauvais, Valcourt constate l'avantage évident que constitue le simple fait d'être Blanc : il est l'un des rares à ne pas être inquiété alors que les extrémistes rwandais auscultent avec une mauvaise foi évidente l'arbre généalogique de tout un chacun.



La seconde ségrégation est plus pernicieuse encore : la guerre que les Hutus livrent aux Tutsis prend des airs d'eugénisme. Distincts des Hutus par leur taille généralement fine, leur cou élancé et leur nez plus étroit, les Tutsis sont perçus comme une race dégénérée. Mais en faisant la guerre aux Tutsis, les Hutus font la guerre à leur propre peuple : la société rwandaise étant principalement endogène, il n'est pas rare qu'un enfant soit né d'un père hutu et d'une mère tutsie et vice versa. Et même si la filiation paternelle détermine l'ethnie à laquelle appartient l'enfant, gare à l'enfant hutu qui aurait hérité des gènes tutsis de sa mère... Quand les extrémistes rwandais tuent, c'est donc bien souvent leur propre sang qu'ils versent, tant les deux communautés sont entremêlées.

Mais, on s'en doute bien, le génocide rwandais ne repose pas que sur des consi-

dérations raciales. À l'origine du conflit, il y a bien sûr des motivations politiques et une volonté de renverser le gouvernement en place, formé principalement de Rwandais tutsis, mais également de hutus. Les reportages qui sont parvenus jusqu'à nous depuis le fatidique printemps de 1994³ et les rapports d'enquête qui ont été publiés depuis lors révèlent en effet que le génocide semble avoir été bien planifié : pendant que la population s'entredéchirait, quelques têtes dirigeantes (dont le procès est toujours en suspens) ont profité du chaos qui régnait dans le pays pour s'emparer du pouvoir en tuant les dirigeants qui s'opposaient à leurs vues. Le conflit racial du Rwanda pourrait n'avoir été qu'une diversion horrible permettant à des êtres avides de pouvoir de faire leurs propres lois, mettant à mort les Tutsis et les Hutus qui leur barraient la route.

Le film de Favreau, *Un dimanche à Kigali*, reste très évasif sur les circonstances qui ont mené au génocide et sur les avantages que certains pouvaient en tirer. L'aspect politique du conflit est pour ainsi dire évacué : on voit les assauts meurtriers des milices *interahamwe* (en hutu, « ceux qui attaquent »), on entend quelques-uns des messages haineux diffusés par la Radiotélévision des Mille collines, qui exhorte la population à attaquer les Tutsis, mais la cohésion de toute cette sombre entreprise n'est jamais vraiment démontrée. Par rapport au roman, l'adaptation cinématographique présente donc moins de densité et de profondeur. Le film souligne au passage la mollesse ou l'impuissance des Nations unies et des Casques bleus postés au Rwanda, sous les ordres du général Roméo Dallaire, mais le tout n'est pas suffisamment appuyé pour qu'on puisse y voir une réelle dénonciation. Au bout du compte, le spectateur traverse le film en s'indignant devant la violence, l'intolérance, la barbarie et l'injustice, mais il n'en ressort pas nécessairement plus informé sur la nature même du conflit ethnique rwandais. Il comprendra le film avec le cœur, non avec la tête.

Mais peut-on reprocher à Favreau d'avoir en quelque sorte fui le débat ? D'avoir opté pour un parti pris timide, restant ainsi en marge de l'Histoire, refusant le politique ? Peut-être. S'inspirant du roman de Courtemanche, son film se

concentre cependant principalement sur l'histoire d'amour entre Valcourt et Gentille, qui se déploie au centre des hostilités grandissantes, dont on montre certes les effets, mais non les causes. Favreau a de toute évidence pris le parti d'illustrer l'horreur des massacres au Rwanda à travers le drame personnel de Valcourt et Gentille, voulant amener le spectateur à développer une empathie particulière pour ces deux êtres qu'il a appris à connaître et auxquels il peut s'identifier, plutôt que de montrer le drame d'un pays à jamais scindé, dont on connaît peu la culture et l'histoire. Il a sans doute vu là le plus sûr moyen de garder vivant le souvenir d'un drame survenu il y a à peine 12 ans. Mais ainsi détournée de son contexte, l'histoire qu'il livre perd beaucoup de son impact.

Noir et blanc

Un dimanche à Kigali illustre bien par ailleurs les différences entre Valcourt, le Québécois rempli de bonne volonté mais quelque peu naïf, et les Rwandais, devenus pour ainsi dire habitués à voir la mort rôder près d'eux. Valcourt s'étonne d'ailleurs de voir avec quelle résignation ses amis s'en remettent au destin : vivant sous une double menace (le sida et la rage des extrémistes hutus), ceux-ci s'attendent à ce que l'amour ou la haine leur apporte la mort. Devant la folie qui grandit, ils expriment donc un mélange de peur et de renonciation, comme s'ils s'étaient finalement laissés convaincre que leur vie avait peu de valeur.

À l'opposé, Valcourt brandit son passeport canadien, qui lui assure une relative immunité et le place au-dessus de la mêlée. Il est d'ailleurs étonnant de constater à quel point il fait peu de cas du malheur vécu par ses amis qui ont vu tous leurs proches décimés par le conflit : aveuglé par son propre malheur et son désir de retrouver Gentille, il ne réalise pas l'ampleur du drame qui secoue la communauté. Après avoir été retenu à la frontière durant trois mois, il revient à Kigali pour tenter d'y retrouver Gentille. Il constate que la ville a été entièrement ravagée et que l'horreur a laissé son empreinte partout dans les rues. Mais les conversations qu'il aura avec ses amis qui ont survécu laisseront voir peu d'empathie, car une seule chose l'intéresse vraiment : savoir si Gentille est toujours vivante. C'est

à peine s'il offre ses condoléances à ceux qui lui avouent avoir perdu tous ceux qui leur étaient chers. Il reste donc en marge de la tragédie, tout entier voué à sa quête, tourné vers sa seule douleur.

Il est intéressant de voir à quel point justement la réalisation rend compte de la distance que les Blancs prennent par rapport à un conflit qui les dépasse et dont ils sont nécessairement exclus. Le cinéphile attentif notera à quel point il est fréquent de voir Valcourt observer à distance les conflits, soit à travers une fenêtre, principalement celle de sa chambre d'hôtel, ou du haut de son balcon. Il y a entre autres dans le film une scène particulièrement marquante : alors que Valcourt et Gentille, sortis sur le balcon, se parlent d'amour et font des projets d'avenir, on voit en arrière-plan les éclats des explosions et on entend en bruit de fond le son des mitraillettes, devenu si fréquent qu'il ne surprend plus ceux qui l'entendent. Cette scène illustre bien à quel point l'horreur a pris la couleur de l'habitude à Kigali et à quel point, aussi, Valcourt se tient à l'extérieur de ce conflit, auquel il veut aussi soustraire Gentille. Mais le bruit des mitraillettes mêlé à leur voix annonce déjà qu'aucune issue ne sera possible. Le film présente aussi, sans le nommer, le personnage du général Roméo Dallaire (incarné par **Guy Tavette**) qui affirme ne pouvoir intervenir directement dans le conflit, rappelant les ordres auxquels sont soumis les Casques bleus. Il avoue son impuissance à Valcourt, venu lui demander d'en appeler aux autorités canadiennes⁴, et tout le temps de l'entrevue, il continue de contempler la ville ravagée à travers les immenses fenêtres de son bureau. Le film illustre bien ici toute la frustration et l'impuissance des troupes canadiennes, qui se trouvent à l'étroit dans le rôle de simple spectateur dont on les a investis. On peut aussi y voir une belle mise en abyme : le spectateur du film se voit projeté à travers les personnages de Valcourt et de Dallaire, qui assistent, impuissants, à un massacre contre lequel ils ne peuvent rien.

Le seul pouvoir de Valcourt réside dans l'image, dans la possibilité qu'il a de garder des traces du conflit. Il retarde le plus possible son départ, mettant sa propre vie et celle de Gentille en jeu, pour offrir au reste du monde le témoignage rendu par sa caméra vidéo. Venu pour filmer la lente

agonie des sidéens, il capturera finalement la rage meurtrière qui frappe sans prévenir. Devant tout ce qui meurt et s'efface, Valcourt tient à garder vivant le souvenir de ceux qui ont péri. Il a, comme tous les Occidentaux, ce besoin de mettre en image pour mieux se souvenir.

L'eau, symbole de vie

Dans le roman de Courtemanche, la piscine du riche hôtel de Kigali était le haut lieu de rencontre des gens de pouvoir et des étrangers qui s'y prélassaient, à l'abri de la misère qui s'étendait partout ailleurs dans la ville. Dans le film, la portée symbolique de la piscine est habilement déployée. La piscine marque au début du film l'insouciance qui règne avant l'éclatement du conflit. L'eau y est claire, scintillante, de jolies femmes s'y baignent, attirant les regards des hommes attablés autour. Mais à mesure que les tensions montent, la piscine est de plus en plus désertée, même si l'Hôtel des Mille collines reste pendant longtemps encore l'un des derniers remparts contre la violence qui sévit dans les rues avoisinantes. Le personnel de l'hôtel continue d'y servir les clients avec le sourire, comme si rien n'était : la vie semble y suivre son cours normal. Cependant, quand Valcourt y revient après l'offensive majeure des rebelles, il retrouve un hôtel désolé, qui n'a plus rien à voir avec le coin de paradis qu'il était, et il s'assoit aux côtés de Maurice, le responsable de l'hôtel, sur le bord d'une piscine désormais vidée de toute vie, comme l'est la capitale. Le montage, qui marque un va-et-vient entre le passé et le présent, se sert d'ailleurs abondamment de cette symbolique pour marquer le passage des temps d'insouciance à ceux de la perte.

Le film de Favreau est touchant et l'interprétation des comédiens principaux, sensible et émouvante. Mais il manque un je-ne-sais-quoi au film qui le rendrait vraiment fort et qui serait à même de secouer véritablement le spectateur. En voulant éviter de glisser dans le pathos, en voulant éviter de perdre ses spectateurs dans les considérations politiques et ethniques qui sous-tendent le génocide, Favreau livre un film trop mesuré, trop pudique pour rendre réellement compte du chaos qui s'est emparé du Rwanda en 1994. Le film ne pointe pas suffisamment du doigt

les responsables, et l'émotion qu'il diffuse est celle d'un homme qui pleure son amour perdu, et non la cruauté de ceux qui tuent sans remords. Favreau disait souhaiter faire surgir l'indignation chez ses spectateurs. Mais pour cela, il aurait fallu que ces derniers sentent que le drame exposé ici n'est pas que celui d'un homme dont la vie bascule, mais celui de tout un peuple qui voit son existence réduite à néant. Pour qu'on s'indigne vraiment, il aurait fallu que les dialogues exposent quelques faits, que Valcourt ait l'air d'un journaliste (et non d'un simple touriste attaché à son bonheur individuel), que la colère des Blancs qui se retrouvent avec les mains liées gronde un peu plus. Pour que le film parle vraiment du drame du Rwanda, il aurait fallu dire un peu plus la cruauté des tueries, du totalitarisme, du racisme, de l'intolérance et de l'indifférence. Il aurait fallu montrer un peu plus de colère et moins de résignation devant l'inacceptable. Le regard pudique que Favreau porte sur les massacres au Rwanda se voulait sans doute une preuve de respect envers les disparus ; il me semble cependant qu'un peu plus de douleur montrée à l'écran aurait davantage marqué le spectateur. Il est des horreurs qui gagnent à être présentées avec force : c'est souvent la seule façon de les garantir contre l'oubli.

Notes

- 1 Dans une entrevue accordée au *Magazine Le Clap*, n° 130, édition du 7 avril au 1^{er} juin 2006.
- 2 Il a aussi réalisé *Portion d'éternité* (1989) et *Les Muses orphelines* (1999), une adaptation de la célèbre pièce de Michel Marc Bouchard. On lui doit aussi la très populaire télésérie *L'ombre de l'épervier*.
- 3 Rappelons qu'en 100 jours (soit d'avril à juin 1994), entre 800 000 et un million de Rwandais (des Tutsis et des Hutus modérés) auraient été tués par des extrémistes hutus.
- 4 À la suite de la mort de dix casques bleus belges, le Conseil de sécurité des Nations unies décide de retirer la majeure partie de la Minuar, dirigée par le général Dallaire. Cette force de maintien de la paix passe de 2 500 à 250 hommes, laissés symboliquement en poste (ils sont condamnés à n'être que les témoins impuissants de l'horreur, le Conseil de sécurité ayant refusé de reconnaître qu'un génocide était en cours). En 13 semaines, près de 75 % de la population tutsie au Rwanda a été tuée, sans que les troupes aient eu l'autorisation d'intervenir.